

T S U J I M U R A M I Z U K I

**LE CHÂTEAU
SOLITAIRE
DANS LE MIROIR**

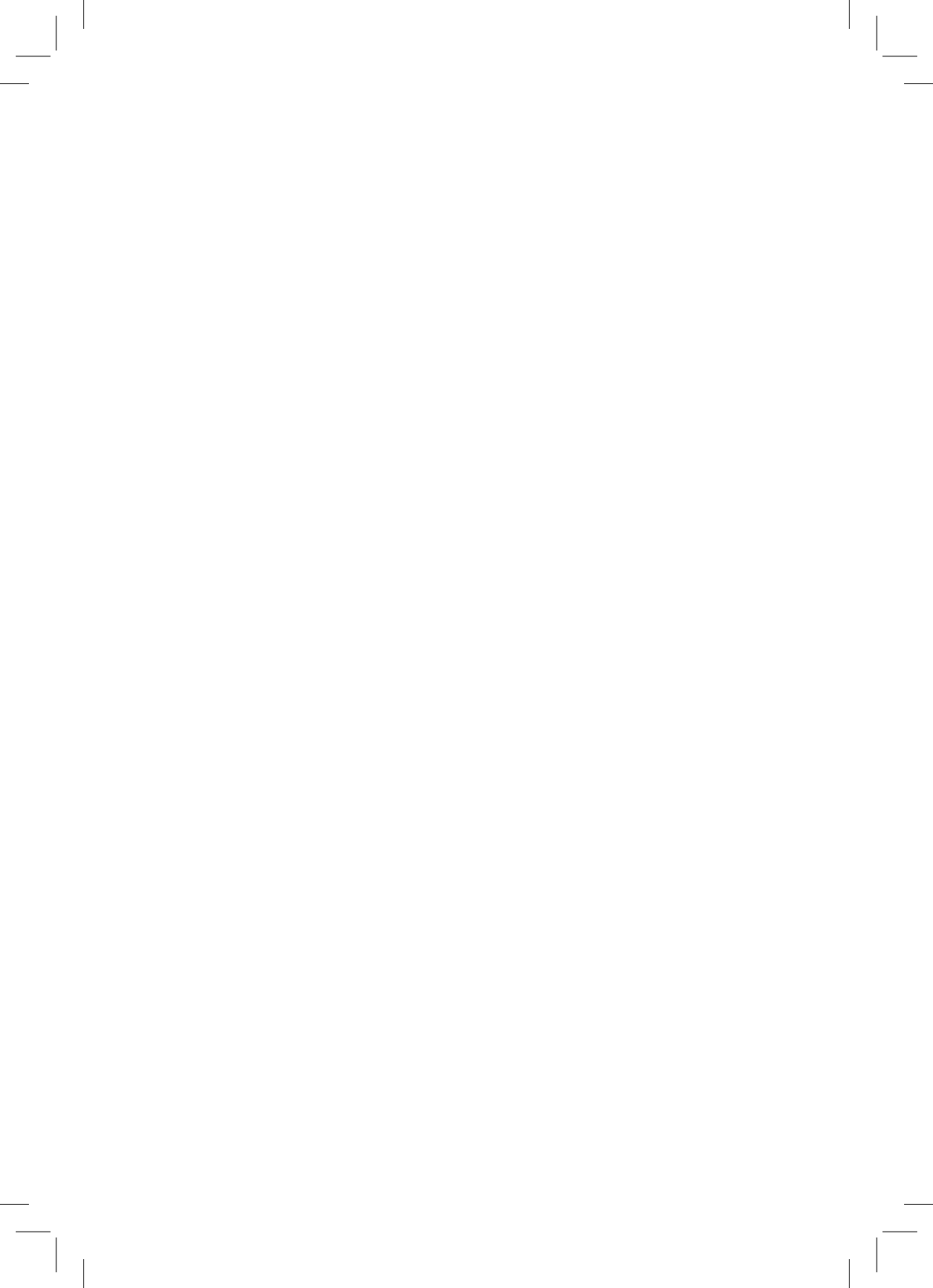
Traduit du japonais
par Jean-Louis de La Couronne

•
milan



Note de l'éditeur

L'histoire du Château solitaire dans le miroir se déroule au Japon, où le système scolaire n'est pas le même que le nôtre. Là-bas, le collège commence à 12 ans et ne dure que trois années. La rentrée des classes, elle, a lieu le 1^{er} avril.



PROLOGUE

-

Je fais souvent ce rêve : une nouvelle arrive dans la classe.

Une fille vraiment bien, parfaite à tout point de vue. Tout ce qu'elle fait, elle le fait bien.

Une personnalité d'exception, toujours gaie, gentille, bonne en sport, et intelligente aussi. Au point que tout le monde veut être ami avec elle.

Soudain, la fille me remarque et, éblouissante comme le soleil, avec le plus doux sourire du monde, elle s'approche de moi et me dit :

– Oh, Kokoro ! Je suis contente, ça fait si longtemps !

Autour de moi, les autres filles ont du mal à ravalier leur bile et me lancent des regards méchants.

– Ah oui... Alors comme ça, vous vous connaissez...

Nous étions amies avant tout le monde et, elles, elles ne le savaient pas.

Pourtant, moi, je n'ai vraiment rien dont les autres puissent être jalouses. Rien de spécial, aucune qualité particulière, je ne suis pas vraiment douée en sport, pas vraiment intelligente non plus. Je suis complètement banale, en fait.

Sauf que j'ai connu cette fille avant les autres, que nous sommes liées et qu'elle m'a choisie pour être sa meilleure amie.

Pour aller aux toilettes, pour changer de salle ou pendant les interclasses...

Voilà. Grâce à elle, je ne suis plus seule.

Même si les filles du groupe de Sanada ont très envie d'être amies avec elle, c'est moi qu'elle choisit.

– Je préfère rester avec Kokoro.

J'aimerais tout le temps que des miracles comme ça arrivent.
Tout le temps.

Mais les miracles, ça n'existe pas, je le sais.

PREMIER
TRIMESTRE

LA PÉRIODE D'OBSERVATION

MAI

-

Le rideau est fermé, mais j'entends la camionnette de l'épicerie ambulante qui fait sa tournée.

La chanson s'échappant du haut-parleur fixé sur le véhicule me rappelle mon manège préféré dans le parc d'attractions où nous allions quand j'étais petite.

La musique s'arrête, et la voix dans le haut-parleur lance :

– Bonjour ! C'est moi, Mikawa, le vendeur ambulante de fruits et légumes, qui viens dans la joie et la bonne humeur jusque devant votre porte ! Produits frais, produits laitiers, et pain et riz aussi !

Il y a bien un grand supermarché en bordure de la nationale, mais c'est loin et on ne peut pas y aller sans voiture. Alors, depuis que je suis enfant, une fois par semaine, la camionnette *Fruits et légumes Mikawa* vient jusqu'au jardin public derrière la maison. Dès qu'elles entendent cette chanson, les personnes âgées du quartier et les mamans avec des enfants viennent faire leurs courses.

Je n'ai jamais rien acheté à la camionnette de M. Mikawa, mais maman si. Parfois, elle dit :

– M. Mikawa commence à se faire vieux. Je me demande combien de temps il va pouvoir continuer à faire sa tournée.

Il y a longtemps, avant que le grand supermarché soit construit, c'était très pratique, et il y avait vraiment beaucoup de clients, mais maintenant, ce n'est plus vraiment ça. Certaines personnes se plaignent que la musique est trop forte, que c'est de la nuisance sonore.

Nuisance sonore... Moi quand j'entends la chanson, je suis obligée d'admettre qu'il fait jour et qu'on est en semaine. Parce que la camionnette Mikawa ne passe pas le week-end. Ni la nuit. Alors, évidemment, ça me donne un sentiment de culpabilité, obligé.

Je viens d'entendre un enfant rigoler.

Voilà, depuis que je ne vais plus au collège, je sais qu'il se passe ce genre de choses dans le quartier, les jours de semaine à 11 heures du matin.

À l'époque de l'école primaire, la camionnette de M. Mikawa, je ne la voyais que pendant les vacances d'été et celles du Nouvel An. Je ne restais pas dans ma chambre, complètement tétanisée, les rideaux tirés, en pleine semaine. Jusqu'à l'année dernière.

Devant la télé allumée, avec le son coupé, je retiens ma respiration. J'espère que la lumière de ma chambre ne filtre pas à travers les rideaux.

Les jeunes mamans du quartier viennent quotidiennement avec leurs enfants pour qu'ils jouent dans le jardin public. Quand leurs poussettes sont alignées à côté du banc avec des sacs de toutes les couleurs accrochés aux poignées, je me dis : *Ah, la matinée est bientôt finie*. Elles commencent à venir entre 10 et 11 heures.

À midi, mamans et enfants disparaissent pour le déjeuner.

Alors je peux ouvrir un peu les rideaux.

Même en journée, ma chambre est dans la pénombre. À force, il y flotterait presque un sentiment de honte. J'ai l'impression que tout le quartier m'accuse de paresse.

Au début, c'était assez agréable, mais petit à petit, j'ai commencé à me dire que ce n'était pas bien. Je ne sais pas pourquoi, car personne ne m'a jamais rien dit... mais quand même.

Parce que les règles n'existent pas par hasard. Elles sont là pour une bonne raison.

« Le matin, ouvre tes rideaux », par exemple, c'est une règle.
Ou : « Les enfants doivent aller à l'école. »



Je pensais vraiment pouvoir aller à l'institut qu'on a visité avant-hier avec maman.

Mais ce matin, quand je me suis réveillée, non, ce n'était pas possible.

J'ai mal au ventre, comme d'habitude.

Ce n'est pas une fausse maladie, je souffre pour de vrai.

À chaque fois que je dois aller en cours, j'ai des douleurs au ventre. Et aussi de temps en temps à la tête. Je ne mens pas.

Maman a dit qu'il ne fallait pas que je me force.

C'est pour ça que je descends au rez-de-chaussée pour aller dans la salle à manger sans trop m'inquiéter.

– Maman, j'ai mal au ventre.

Maman a préparé du lait chaud et des toasts. Son sourire s'efface d'un seul coup. Elle ne prononce pas un mot.

Elle porte une grande tasse fumante jusqu'à la table, tête baissée. D'une voix dégoûtée, elle demande :

– Mal comment ?

Elle dénoue le tablier de cuisine rouge qu'elle a mis par-dessus son tailleur de bureau et le jette sur la chaise d'un geste énervé.

– Comme d'habitude...

Maman enchaîne aussitôt.

– Comme d'habitude, comme d'habitude. Mais jusqu'à hier, ça allait bien, non ? L'institut, ce n'est pas comme le collège, tu le sais. D'abord, ce n'est pas tous les jours, les élèves sont beaucoup moins nombreux et puis, tu as vu, les professeurs ont l'air gentils. Tu as promis que tu irais, Kokoro. Alors on fait quoi, maintenant ? Tu y vas ou tu n'y vas pas ?

À sa façon de me mitrailler, je comprends à quel point elle veut que j'y aille.

Ce n'est pas que je ne veux pas y aller et ce n'est pas une fausse maladie : j'ai mal au ventre pour de vrai ! Mais je reste muette, alors maman regarde sa montre d'un air pressé.

– Ah ! lala... Pfff. Alors, tu te décides ?

Je ne peux plus bouger, comme si mes jambes étaient devenues des piquets.

– Je ne peux pas y aller.

Pas « je ne *veux* pas y aller » mais « je ne *peux* pas y aller ».

Maman pousse un gros soupir, puis elle fait une grimace, comme si elle aussi avait mal quelque part.

– Tu ne peux pas y aller seulement aujourd'hui, ou c'est définitif ?

Je suis incapable de lui répondre.

– Bon, ça suffit...

Elle ramasse l'assiette et jette le toast dans la poubelle fixée au coin de l'évier.

– Tu ne bois pas le lait non plus, je suppose ? Je l'avais fait chauffer exprès...

Et elle vide la tasse dans l'évier sans attendre. La vapeur du lait chaud se répand dans la cuisine, et disparaît avec le bruit du robinet.

– Pousse-toi, s'il te plaît.

Maman sort de la salle à manger.

Tout de suite après, je l'entends téléphoner.

– Oui... Bonjour madame. M^{me} Anzai à l'appareil...

Cette fois, maman a une autre voix, très positive et dynamique, comme si elle avait totalement essuyé, frotté et nettoyé sa mauvaise humeur.

– Oui, tout à fait. Elle dit qu'elle a mal au ventre. Je suis sincèrement désolée. Lors de notre visite, c'était surtout elle qui avait formulé son envie de rejoindre votre établissement. Elle était très optimiste... Oui... Oui... Je vous prie de nous excuser pour le dérangement...

L'institut où maman m'a emmenée il y a deux jours s'appelle *La Classe du Cœur*. Comme mon prénom. *Kokoro*, ça veut dire « le cœur »...

Il y avait une plaque sur la porte d'entrée : *Soutien éducatif des enfants*.

C'était un immeuble plutôt ancien qui donnait l'impression d'une école ou d'un hôpital. À l'étage, on entendait des voix d'enfants. Plutôt des enfants du primaire, selon moi.

Maman avait l'air tendue. Elle m'avait donné une tape dans le dos pour me faire avancer.

– Allez, Kokoro, on y va. Ça fait drôle, hein...

Le fait que l’institut porte le même nom que moi, c’était un peu la honte.

Pour maman aussi, c’est sûr. Parce qu’évidemment, ce n’était pas pour inscrire sa fille dans cet établissement qu’elle l’avait appelée Kokoro !

Cette idée, ça m’a fait mal, comme un point de côté.

Je me suis rendu compte pour la première fois que les enfants en refus scolaire pouvaient aller dans d’autres endroits. Quand j’étais en primaire, il n’y avait aucun enfant en refus scolaire dans ma classe. Sécher les cours sous un faux prétexte, tout le monde l’a fait au moins une fois ou deux, peut-être, mais il n’y avait aucun enfant qui aurait eu besoin d’aller dans ce genre d’institut.

Les enseignants qu’on a rencontrés ce jour-là disaient « l’institut », pas « *La Classe du Cœur* ».

Je ne me sentais pas à l’aise dans les chaussons mis à notre disposition, parce que je n’avais pas l’habitude. Tout le temps qu’a duré l’entretien, je suis restée assise sur ma chaise sans bouger, toute coincée, les orteils repliés.

– Mademoiselle Kokoro Anzai, vous êtes donc actuellement élève au collège Yukishina n° 5, c’est bien ça ?

L’enseignante a souri avec bienveillance. M^{me} Kitajima était jolie, avec des cheveux courts qui lui donnaient l’air dynamique. Et ses yeux étaient très gentils. Elle m’a fait bonne impression. Elle avait un peu une tête à chanter des chansons dans les émissions pour petits à la télé. Sur son badge en forme de tournesol, il y avait son nom inscrit avec une écriture d’enfant : Kitajima.

– Oui, ai-je répondu, d’une voix moins assurée que d’ordinaire.

Pourquoi cette voix ? Je l'ignore, mais c'est toujours comme ça dès qu'on me pose une question.

M^{me} Kitajima a eu un grand sourire.

– Moi aussi !

– Ah.

Mais ce n'est pas allé plus loin.

Elle devait vouloir dire qu'elle *avait été* élève dans le même collège. Mais ce n'était plus le cas, alors j'ai pensé qu'elle avait bien de la chance, même si ça n'avait rien à voir avec le sujet.

Moi-même, je ne pouvais pas vraiment dire que j'étais « actuellement élève au collège Yukishina n° 5 ». D'abord, parce que je venais à peine d'entrer en sixième. Et en plus, j'y étais seulement allée au mois d'avril. Depuis, je n'y allais plus.



– Bon, j'ai téléphoné, hein.

Quand maman revient dans la salle à manger, elle a de nouveau son ton agacé. Et comme je suis toujours plantée là, elle refait une moue contrariée et lance :

– Tu as mal au ventre, je crois ? Alors va te coucher. Le bento que j'avais préparé pour ton déjeuner à l'institut, tu le mangeras à la maison. Si tu t'en sens capable.

Sans jamais me regarder dans les yeux, elle se prépare à sortir.

Si papa avait été là, il m'aurait peut-être un peu défendue, et ça me fait encore plus mal d'y penser. Mes deux parents travaillent, mais le bureau de papa est loin de la maison, alors il part très tôt le matin. Presque tous les jours, quand je me réveille, il est déjà parti.

Je remonte sans rien dire. J'entends un gros soupir s'élever dans mon dos.



Quand j'émerge, il est déjà 15 heures.

À la télé, que je n'avais pas éteinte, passe une émission de variétés. Quand le téléachat prend la suite des scandales de stars, je me décide enfin à sortir de mon lit. Je ne sais pas pourquoi j'ai tant sommeil, mais à la maison je sombre encore plus souvent qu'au collège.

Je me frotte les yeux. Ce n'est qu'en arrivant au rez-de-chaussée que je réalise que j'ai très faim.

En dénouant le ruban qui maintient le tissu à carreaux du bento, je pense à ma mère. Je l'imagine en train de le préparer pour moi. Elle devait s'imaginer que j'allais en profiter à l'institut... et tout à coup j'ai le cœur serré et une terrible envie de m'excuser.

Il y a une petite boîte en plastique à part au-dessus du bento, qui contient un kiwi. Mon fruit préféré. Et le bento proprement dit, qui est garni de viande hachée et de riz, comme j'adore.

J'en mange à peine une bouchée et je baisse les yeux.

J'avais trouvé l'endroit si agréable pendant la visite... pourquoi n'ai-je pas pu y aller aujourd'hui ? Je ne comprends pas. Maintenant que j'ai raté mon premier jour à l'institut, je vois mal comment les choses pourraient s'arranger.



Quand je suis allée à l'institut, il y a deux jours, on m'a expliqué qu'il y avait une section primaire et une section collège.

Les élèves n'avaient pas du tout l'air d'enfants qui « ne peuvent pas aller à l'école », ils semblaient plutôt normaux. Pas spécialement renfermés sur eux-mêmes, pas spécialement avec des défauts visibles non plus. Je n'arrivais pas à imaginer qu'ils avaient tous été rejetés par leur classe.

Ah, aussi, aucun des collégiens ne portait d'uniforme.

Deux filles, apparemment un peu plus âgées que moi, avaient collé leurs bureaux l'un à côté de l'autre et n'arrêtaient pas de bavarder en se donnant des airs.

– Ah non, mais c'est trop nuuul...

– Non mais, tu sais... d'accord, hein...

Rien qu'à les voir, j'avais senti un début de douleur dans le bas de mon ventre. Il n'y aurait donc aucune différence avec mon ancien collègue ? Après un moment de réflexion, j'ai tout de même réalisé que si ces deux-là étaient ici, c'était qu'elles non plus ne pouvaient plus suivre les cours dans leur établissement d'origine. Ça m'a donné un sentiment bizarre.

Pendant que M^{me} Kitajima me faisait faire le tour de l'institut, une fille est venue et lui a dit :

– M'dame, Masaya m'a encore frappée !

Cette fille-là aussi était jolie et j'ai imaginé que si je venais dans cet institut, je pourrais jouer avec elle et les autres.

– Pendant que tu visiteras, je resterai dans le bureau avec le directeur, avait annoncé maman.

Ce jour-là, en entendant les gens lancer des « Eh, bonjour ! » à ma mère, j'ai compris qu'elle était venue à plusieurs reprises

avant de m'emmener avec elle. Ce n'était pas la façon de saluer quelqu'un qu'on croise pour la première fois.

Quand maman m'a proposé d'aller visiter l'institut, elle l'a fait d'une façon un peu maladroite, par peur de me braquer.

– Kokoro, j'ai quelque chose à te dire...

Je sais qu'elle fait beaucoup d'efforts pour moi.

Alors que j'allais pénétrer dans le bureau où maman attendait, la voix du directeur est parvenue jusqu'à moi.

– Il n'est pas du tout rare que les enfants, qui ont passé toute leur scolarité primaire dans un cadre très protecteur, n'arrivent plus à trouver leurs marques en entrant au collège. Surtout au collège n° 5, qui s'est agrandi avec la refonte de la carte scolaire. Comme vous le savez, c'est l'un des établissements qui accueillent le plus grand nombre d'élèves de la région...

C'est vrai, il y a sept classes de sixième, alors qu'en primaire on était juste deux classes par niveau, alors c'est sûr qu'au début, ça m'a donné un peu le tournis. Je ne connaissais presque personne dans ma classe.

Mais il n'avait pas complètement raison non plus.

Ce n'était pas que je « n'arrivais plus à trouver mes marques ». Ce n'était pas pour un truc aussi bête que je ne pouvais plus aller au collège.

Il ne sait rien de la façon dont les élèves de la classe m'ont traitée. Même maman n'en sait rien.

Sans se soucier de la conversation qui se tenait de l'autre côté, M^{me} Kitajima a ouvert la porte en grand et lancé : « Excusez-moi » d'une voix très claire. Maman et le directeur, assez vieux, étaient assis face à face. J'ai remarqué que maman serrait un

mouchoir dans sa main. Je me suis demandé si c'était parce qu'elle avait pleuré.



Lorsque la télé est allumée, je ne peux pas m'empêcher de la regarder.

Ça me donne l'impression d'avoir fait quelque chose de ma journée. Même si ce n'est pas le cas.

La plupart du temps, je ne me souviens pas des séries que j'ai vues et la journée se termine comme ça. Puis je me demande ce que j'ai fait.

Une chose est sûre, il suffit que n'importe quelle femme au foyer soit interrogée à la télé et prononce les mots « pendant que mes enfants sont à l'école... » pour que j'aie tout de suite l'impression qu'on m'accuse, qu'on pense que je suis nulle, parce que je ne peux pas aller au collège.



M. Ida, le jeune professeur de ma classe, passe encore de temps en temps à la maison pour prendre des nouvelles. Parfois, j'accepte de le voir, parfois je ne veux pas. Au début, maman me demandait toujours si je voulais bien les rejoindre.

Je supposais donc que ma présence était obligatoire jusqu'au jour où j'ai répondu que je n'en avais pas envie et que maman ne s'est pas fâchée. Elle a retrouvé M. Ida qui nous attendait dans le salon.

– Je suis désolée, aujourd'hui Kokoro est un peu...

Et M. Ida n'a pas insisté pour me voir. Lui non plus n'était pas fâché.

– Oh, mais ce n'est rien, bien sûr. Il n'y a pas de problème.

J'ai été assez étonnée que mon caprice passe aussi facilement. On m'avait toujours dit qu'il fallait obéir aux adultes, aussi bien mes professeurs que mes parents... mais finalement, ce que j'avais demandé avait été accepté sans problème. Cela m'avait fait comprendre que ma situation était grave.

Tous marchaient sur des œufs dès qu'il s'agissait de moi.

Parfois, Satsuki, qui était dans ma classe à l'école primaire, ou Sumida, une ancienne copine, me rendaient visite. Peut-être était-ce à la demande de leur professeur. Je n'en sais rien. De toute manière, c'était tellement la honte de ne plus aller au collège que je refusais de les voir.

J'aurais eu plein de choses à leur raconter, en réalité, mais si c'était pour être mal à l'aise parce qu'elles auraient pris des gants pour me parler, non merci.



Pendant que je mange mon bento, le téléphone sonne. Je le laisse volontairement sonner dans le vide jusqu'à ce que le répondeur se mette automatiquement en marche.

– Allô? Kokoro? C'est maman. Si tu es là, tu peux décrocher, s'il te plaît?

C'est la vraie voix de maman. Sa voix gentille, pas énervée. Je me précipite sur le combiné.

– Allô...

– Ah, Kokoro? Excuse-moi, c'est maman.

À l'autre bout du fil, je sens qu'elle sourit. Où peut-elle bien être ? Elle est peut-être sortie de son travail, en tout cas il n'y a pas de bruit autour d'elle.

– Je me suis inquiétée que tu ne décroches pas tout de suite. Ça va ? Tu as mangé le bento ? Tu n'as plus mal au ventre ?

– Ça va.

– C'est vrai ? Si tu as encore mal, il vaudrait mieux aller chez le docteur...

– Ça va.

– Je rentrerai tôt, aujourd'hui. Ne t'inquiète pas. Kokoro, ce n'est que le début, mais on va se battre, d'accord ? Il ne faut pas se décourager.

Maman me parlait avec enthousiasme, mais j'ai juste répondu « oui ». Peut-être que quelqu'un lui a conseillé d'appeler quand elle a raconté l'épisode de ce matin et comment elle s'était emportée ? A-t-elle demandé des conseils à un collègue ?

Cela n'a pas d'importance. Je préfère me dire qu'elle a regretté sa colère toute seule.

On va se battre...

Je ne sais pas si je serai à la hauteur, mais j'acquiesce au bout du fil.



Après 16 heures, il ne faut pas que je reste au rez-de-chaussée. Je monte à l'étage où je referme les rideaux, comme ce matin. Quand j'entends ce son, je suis dans tous mes états. C'est terrible. Je ne m'y habituerai jamais. J'essaie de regarder la télé

pour faire comme si je m'en moquais, mais je l'attends quand même, inconsciemment.

Je sais que c'est pour bientôt... puis me parvient le bruit d'une lettre qu'on glisse dans la boîte devant la maison.

Ce bruit me dit : « C'est Tôjô. »

Tôjô Moé. Elle était dans la même classe que moi.

Elle vient d'une autre région et, à cause du travail de son père, les formalités d'inscription ont pris du retard et elle a raté la rentrée en avril. Elle a donc intégré la classe un peu plus tard que les autres.

Tôjô est très jolie et elle est douée en sport. En classe, elle était assise à côté de moi. Même si je suis une fille moi aussi, mon cœur battait très très fort à chaque fois que je la voyais. Elle a des mains et des jambes très fines et des cils très longs comme une poupée. Elle n'est pas métisse mais elle a un joli visage un peu étranger, pas un visage « japonais japonais ».

Si le professeur lui a dit de s'asseoir à côté de moi, il y avait une raison : sa maison se trouve à deux minutes de la mienne. Il voulait sans doute qu'on s'entende bien, entre voisins du même quartier. Et je l'espérais aussi. D'ailleurs, deux semaines après son arrivée dans la classe, Tôjô m'a demandé :

– Je peux t'appeler Kokoro-chan ?

Et tous les jours on faisait ensemble le chemin pour aller au collège et celui pour rentrer.

Une fois, elle m'a même invitée chez elle.

J'ai eu l'impression que les pièces de la maison des Tôjô étaient disposées à peu près comme chez nous, sauf que c'était arrangé « façon Tôjô ». Les murs, les piliers, la hauteur du plafond, tout était pareil. Mais les objets posés sur l'armoire

dans l'entrée, les cadres aux murs, les lustres, la couleur de la moquette, tout le reste était différent. Et le fait que l'architecture de la maison soit identique à la mienne rendait cette différence encore plus criante.

La maison de Tôjô est très élégante. Dans l'entrée, il y avait plein de dessins de contes de fées accrochés aux murs. Le père de Tôjô en fait collection, il paraît.

Il est professeur à l'université, chercheur en littérature jeunesse. Les illustrations encadrées sont des images originales de livres anciens qu'il a achetées en Europe. Des scènes tellement célèbres que même moi je les connais : *Le Petit Chaperon rouge*, *La Belle au bois dormant*, *La Petite Sirène*, *Le Loup et les Sept Chevreaux*, *Hansel et Gretel*.

– Rien que des scènes bizarres, n'est-ce pas ? a dit Tôjô.

Je n'étais pas du tout d'accord. Dans *Le Loup et les Sept Chevreaux*, c'était celle où le loup entre dans la maison et les chevreaux s'enfuient dans tous les coins, c'est très connu. Dans *Hansel et Gretel*, c'était le moment où Hansel marche en semant les miettes. La sorcière n'était pas là, mais on reconnaissait très bien l'histoire.

La maison de Tôjô est tellement plus belle que la mienne qu'elle donne l'impression d'être beaucoup plus grande.

Dans le salon, il y avait une bibliothèque, avec plein de livres en anglais, en allemand et d'autres langues.

– Celui-là est en danois, m'a expliqué Tôjô. C'est parce qu'Andersen était un écrivain danois.

Je n'en revenais pas.

– Trop classe ! Je comprends un peu l'anglais, mais le danois, non.

Et Tôjô a dit, en mangeant un peu les mots et en rougissant :

– Moi non plus, je ne sais pas le lire, mais si tu aimes l’atmosphère, je te le prête.

J’étais aux anges. Même si le titre était incompréhensible, j’ai reconnu à la couverture *Le Vilain Petit Canard*.

– Il y a plein de livres en allemand aussi. Parce que les frères Grimm étaient allemands.

Mon cœur battait la chamade : tous ces livres illustrés en langues étrangères étaient extraordinairement, formidablement, sensationnellement beaux.

– Est-ce que tu voudrais venir jouer chez moi la prochaine fois, même s’il n’y a pas grand-chose à voir ? ai-je demandé.

À ce moment-là, je pensais vraiment qu’elle apprécierait mon invitation.

J’y croyais dur comme fer.

Alors, pourquoi ça a mal tourné ?

Pourquoi Tôjô s’est-elle éloignée de moi ?



Sanada et ses copines devaient y être pour quelque chose, ce n’était pas difficile à deviner.

Un jour, quand je l’ai appelée Moé, Tôjô a fait une de ces têtes...

– Hein ? C’est à moi que tu parles ?

C’était plus que clair. C’était comme si tout son visage criait : « Rooh, la plaie... » et : « Ne m’appelle plus jamais par mon prénom, surtout devant Sanada et ses copines. »

Nous avions prévu de chercher ensemble à quel club nous inscrire. Mais après la classe, Tôjô s'est éclipsée vite fait avec les copines de Sanada et cette dernière en a profité pour lancer :

– Oh, la pôv' tarte qui reste soli-solo-solito...

Bien entendu, ces mots sont parfaitement arrivés à mes oreilles.

Les regards dans mon dos, les murmures autour de moi... c'était comme une malédiction qui s'enfonçait dans mon cœur pendant que j'hésitais à rentrer à la maison.

La seule chose qui tournait encore et encore dans ma tête, c'était : *Soli-solo-solito, ça veut dire toute seule.*

Je suis sortie de la classe sans regarder personne. La simple idée de les croiser dans n'importe quel club m'enlevait tout courage d'en chercher un.

Pourquoi m'avaient-elles prise pour cible ?

Elles disaient du mal de moi.

Elles disaient aux autres : « Tu ferais mieux de pas trop t'approcher de Kokoro. »

Elles rigolaient.

Elles rigolaient, rigolaient, rigolaient.

Elles se moquaient de moi.

Poursuivie par les rires de Sanada, je me suis enfermée dans les toilettes parce que j'avais trop mal au ventre. L'interclasse allait bientôt finir, mais comme elles étaient là, j'étais pétrifiée.

Au bord des larmes, j'ai malgré tout pris mon courage à deux mains et j'ai ouvert la porte d'un geste franc. Un petit « ah ! » s'est élevé du cabinet voisin, juste avant que Sanada en sorte. Elle a planté ses yeux dans les miens et m'a adressé un sourire mauvais.

Plus tard, j'ai appris par une autre fille que Sanada n'était pas là par hasard, et qu'elle avait voulu m'épier en regardant par en dessous. Je suis devenue toute rouge. À l'idée qu'elle m'avait peut-être vue assise sur le siège des toilettes la culotte baissée, j'ai entendu quelque chose se briser dans mon cœur.

La fille qui m'a raconté ça a simplement commenté : « C'est méchant », mais elle a longuement insisté sur le fait que Sanada ne devait jamais apprendre que l'info venait d'elle.

Honteuse, je suis restée là sans bouger.

Je ne pouvais plus être tranquille nulle part.

Et ça s'est répété, répété, répété.

Puis il y a eu le coup de grâce.

Et après ça, j'ai arrêté d'aller au collège.



Comme elle n'habite pas loin, Tôjô passe tous les jours pour me déposer les photocopies et les courriers du collège.

Très administrativement.

J'avais espéré qu'on deviendrait amies. Je pensais qu'on l'était. Mais quand Tôjô arrive devant chez moi, elle ne fait jamais un pas de plus jusqu'à la porte pour sonner. Elle remplit sa mission et s'en va. Je l'ai regardée plusieurs fois en cachette, depuis la fenêtre de ma chambre.

Uniforme marin à col bleu-vert, foulard rouge grenat. Moi aussi, je portais ce costume, en avril.

Au moins, Tôjô vient toujours seule. Peut-être parce que ses autres amies habitent trop loin. C'est déjà ça.

Les profs ne lui ont pas demandé d'aller me voir et de me parler ? Et si c'est le cas, pourquoi ne le fait-elle pas ? Je préfère ne pas y penser.

Clang!

Tôjô s'en va.



Dans ma chambre, il y a un grand miroir.

Un grand miroir ovale bordé de pierres roses, que j'ai reçu dès que j'ai eu l'âge d'avoir une chambre à moi. Quand je vois la sale tête que j'ai, les larmes me viennent. Je ne peux plus me regarder dedans.

Après avoir discrètement vérifié que Tôjô était bien partie, je me laisse lourdement tomber sur mon lit. Aujourd'hui, même l'écran de télé est aveuglant.

Après quelques semaines à la maison, papa a confisqué ma console.

– Si elle ne va plus au collège, et que par-dessus ça, elle joue aux jeux vidéos c'est fini, elle n'étudiera plus jamais, avait-il déclaré.

J'ai même failli me faire enlever la télé, heureusement maman est intervenue en ma faveur.

Cette fois-là, j'ai vraiment détesté mon père, mais maintenant, je ne suis plus sûre de rien. Peut-être qu'il a raison.

De toute façon avec ou sans console, je n'étudie pas.

Et même si j'allais dans un nouveau collège, j'aurais sans doute du mal à suivre. Comment vais-je faire ? Je n'en ai aucune idée.

La lumière qui me frappe la figure est vraiment éblouissante. Alors que je me tourne vers la télé pour l'éteindre... je réalise qu'elle n'est *pas* allumée.

J'ai dû l'éteindre, mais je ne m'en souviens pas.

En fait, la lumière vient de mon miroir.

Sans trop réfléchir, je m'en approche. L'éclat du miroir est si puissant que je suis obligée de plisser les yeux. Je remarque toutefois qu'il n'y a plus de reflet.

Au moment où je réalise que la surface pourrait être brûlante et dangereuse, il est trop tard : je suis déjà en train de tendre la main.

Le problème ne vient pas de la température de la glace. Non, le vrai souci, c'est qu'au contact du verre...

Je pousse un hurlement.

Ma main passe à l'intérieur. Il n'y a plus de *surface*. Ou à peine une infime résistance, comme quand on pénètre dans de l'eau.

Sous le choc, je perds l'équilibre et bascule en avant. Ou bien je me fais aspirer par le miroir. Impossible à dire.

Je veux appeler maman, mais je n'en ai pas le temps et aucun son ne sort de ma bouche.

Suis-je attirée vers le haut ? Tout droit ? Une chose est sûre, je suis attirée *quelque part*.



– Hé ! Lève-toi !

La première chose que je sens, c'est le contact froid du sol sur ma joue.

J'ai mal à la tête, comme si une aiguille s'y enfonçait. J'ai la bouche et la gorge sèches. Je ne peux pas lever la tête, mais j'entends une voix toute proche.

– Lève-toi, je te dis !

Une voix de fille. Très jeune.

Pourtant, je ne connais pas de petite fille. Tout en me redressant, je cligne des paupières.

Je me tourne en direction de la voix et sursaute.

Quelle fille étrange.

– Ça y est, tu es réveillée, Kokoro Anzai ?

Elle a une tête de loup.

Plus exactement, elle porte un masque de loup. Un de ces masques en plastique qu'on trouve devant les temples les jours de kermesse. Son masque n'est pas le seul détail étrange : elle porte une robe rose avec plein de dentelle, le genre de robe qu'on met pour aller à une audition de piano ou à un mariage. Ça lui donne l'air d'une poupée grandeur nature.

À part ça, comment connaît-elle mon nom ?

Complètement affolée, je pivote dans tous les sens pour voir où je suis.

Tout d'abord, mon regard se pose sur le sol, vert et brillant comme de l'émeraude, un peu comme dans le livre illustré du *Magicien d'Oz*.

J'ai l'impression d'être dans un décor de théâtre ou dans un dessin animé. Puis, sentant comme une présence derrière moi, je fais volte-face et retiens difficilement une exclamation de surprise.

Je suis au pied d'un immense château.

Un vrai château européen du Moyen Âge, avec un immense pont-levis, comme dans les contes de fées.

– Félllllicitatiooons! fait une grande voix.

Apparemment, cela vient de la fille, mais impossible de voir les mouvements de sa bouche à cause du masque de loup.

– Mademoiselle Kokoro Anzai, vous êtes l’heureuse invitée de ce châteauoooo!

Tout devient blanc dans ma tête et la première pensée qui me vient, c’est : *Fuis!*

J’ai peur. J’ai tellement peur.

Je sais que la fille au masque de loup me regarde.

Peut-être que je rêve? Peut-être est-ce une vision? Si c’est une hallucination, alors il me suffit peut-être de fermer et rouvrir les yeux? J’essaie et espère très fort mais c’est inutile. Elle est là. Elle me fixe.

Non loin de moi flotte toujours un miroir. Ce n’est pas exactement le même que celui de ma chambre, mais il fait à peu près la même taille. Celui-ci est orné de pierres multicolores en forme de gouttes.

En voyant sa surface brillante, je me précipite dans sa direction. Je suis arrivée par là, alors il me suffit sans doute de repasser de l’autre côté pour retrouver ma chambre et que tout redevienne comme avant.

Alors que je m’élance, la fille au masque de loup m’agrippe par la taille et me plaque au sol.

– Reste ici!

Je m’étale de tout mon long sur le sol vert émeraude.

– Ne t’enfuis pas! Je n’arrête pas depuis ce matin! J’ai reçu les six autres et tu es la dernière. Il est déjà 16 heures, il ne reste plus beaucoup de temps!

– Je m’en fous de tes histoires!

Oui, je sais, ce n'est pas bien de parler comme cela. Mais je voulais impressionner mon assaillante, plus jeune et plus petite que moi. Alors que j'essaie de me dégager, mon regard se porte à nouveau sur le château. On dirait vraiment celui de Cendrillon à Disneyland. Je suis forcément en train de rêver... Un rêve très réaliste puisque la fille a une vraie force et un vrai poids. Ça me colle des frissons. Je me traîne par terre en déployant toute l'énergie que je peux pour atteindre le miroir qui scintille toujours.

Sentant ma résistance, la fille-loup me crie dessus :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'es pas contente ? Regarde ! Tu le vois, le château, là ? Ça ne te fait pas rêver ? C'est peut-être le début d'une formidable aventure ! Tu as une occasion en or de visiter un monde fantastique et tu fais la fine bouche ? Non mais, tu te prends pour qui ?

– Je m'en fiche !

Je suis sur le point de pleurer. Je ne comprends rien à ce qui se passe. Je crois qu'il est trop tard pour faire comme s'il ne s'était rien passé. Tout est si confus... et parfaitement réel. Je n'aurais jamais pu inventer ce que vient de dire la fille.

Cette dernière me serre encore plus fort la taille. Tellement fort que je n'arrive plus à respirer.

– Tu pourrais réaliser ton vœu le plus cher ! Même si tu ne le mérites pas ! Tu vas m'écouter, oui ou non ?

J'ai envie de lui répondre quelque chose de bien senti, mais c'est impossible, car elle m'étouffe. Comme elle n'y va pas de main morte, je me débats pour de bon : je la repousse de toutes mes forces et m'attaque directement aux cheveux qui dépassent

de son masque. Ils sont souples et doux, comme ceux d'une vraie petite fille.

Je réussis à m'échapper à quatre pattes et à me relever. Il me faut à peine quelques secondes pour atteindre le miroir et en toucher la surface. Comme tout à l'heure, je suis accueillie par une sensation de froid suivie d'une aspiration.

– Attends !

Je retiens ma respiration et ferme les yeux. Dans la lumière, la voix lointaine de la fille-loup parvient jusqu'à moi :

– Zut... N'oublie pas de revenir demain, compris ?



Je regarde autour de moi le paysage familier de ma chambre : la télé, le lit, toutes les peluches de mon enfance alignées devant la fenêtre, ma bibliothèque, mon bureau, ma chaise, ma commode... et mon grand miroir qui n'émet aucune lumière. Il reflète simplement mon visage aux yeux écarquillés.

Mon cœur bat très fort.

Tout en me demandant ce qui vient de se passer, je tends timidement la main vers le miroir et l'éloigne à peine la surface effleurée.

Et si quelqu'un était en train de m'observer de l'autre côté ? Je bondis en arrière en imaginant les bras de la fille-loup sortir du miroir pour m'attraper.

Mais rien ne se passe. Tout reste calme.

Je jette un coup d'œil à la pendule au-dessus de ma télé : il est plus tard que je le croyais.

Ou peut-être qu'elle avance ? J'allume la télé : ma série a déjà commencé... Ce n'est donc pas la pendule, le problème. C'est bien le temps qui s'est écoulé.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

Était-ce la réalité ?

Je sens encore sur moi le poids de la fille-loup. À ce souvenir, je décide de retourner le miroir contre le mur. Juste au cas où.

Mes mains n'arrêtent pas de trembler.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? C'était quoi, ce truc ? demandé-je à voix haute.

Je me souviens d'avoir crié tout à l'heure. D'habitude, comme je ne parle quasiment à personne, mis à part mes parents, ma voix a tendance à être rauque, comme endormie. Mais pas cette fois-là.

Ai-je rêvé ? Des rêves en plein jour, on appelle ça des visions, je crois. J'ai déjà lu la définition de ce mot quelque part. Jamais je n'aurais cru que ça pouvait exister en vrai.

Est-ce cela qui m'est arrivé ?

Suis-je devenue folle ?

J'essaie d'y réfléchir calmement, mais l'angoisse me saisit à nouveau. Une nouvelle sorte d'angoisse. Qui me contracte la poitrine.

Qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Est-ce parce que je reste enfermée toute la journée à la maison que je commence à avoir des visions ?

– Elle a dit que mon vœu se réaliserait... même si je ne le mérite pas !

C'est la panique totale dans ma tête, mais ça, je m'en souviens très bien.

Vision ou pas.

Soudain, une voix interrompt ma peur :

– C’est moi, je suis rentrée !

C’est maman, à la porte d’entrée.

– J’arrive !

Tout à l’heure, au téléphone, elle a dit qu’elle rentrerait tôt aujourd’hui. Et c’est vrai, elle est rentrée exceptionnellement tôt.

Avant de descendre, je jette un dernier coup d’œil au miroir. Il est toujours retourné contre le mur... mais je ne crois pas qu’il fasse de la lumière.



Maman se montre particulièrement gentille et gaie.

– Kokoro, ce soir, on va faire des raviolis grillés maison. Je sais que tu adores ça ! On va les préparer entièrement à la main. La pâte et la farce. Ça te convient ? Tu veux bien m’aider ?

Elle a déposé deux gros sacs de supermarché dans l’entrée. Ils contiennent une grosse bouteille de café au lait, des yaourts, des saucisses de poisson, ce genre de choses. Maman se plaint toujours que « le frigo se vide à une vitesse »... Évidemment, vu que je reste tous les jours à la maison...

– Dis, maman...

– Hm ? répond-elle en pénétrant dans la cuisine, pantoufles aux pieds.

Maman a retiré sa barrette argentée pour libérer ses cheveux qui sont restés bien sagement attachés toute la journée.

J’ai envie de lui raconter ce que j’ai vu tout à l’heure, mais en la regardant s’affairer dans la cuisine, j’hésite : elle a l’air de

bonne humeur, alors ce n'est franchement pas le moment de l'embêter avec cette histoire. Et puis surtout, elle ne me croirait pas. Même pas la peine d'essayer.

– Non, non, rien...

Mais évidemment, il suffit que je dise ça pour que maman se retourne.

– Si tu veux parler de ce matin et de l'institut, ne t'inquiète pas, je ne suis pas fâchée...

Ça me rappelle tout à coup que j'avais prévu de m'excuser.

– C'est juste la première fois, ce n'est pas grave, poursuit maman. Mais je pense que c'est bien, là-bas. Alors, si un jour tu te sens d'y aller, n'importe quand, n'hésite pas à me le dire. La personne qu'on a vue l'autre jour, celle qui t'a fait visiter l'institut, comment s'appelle-t-elle déjà ? M^{me} Kitajima ? Bref, ce matin, au téléphone, elle me l'a encore dit : « N'importe quel jour, quand vous voulez. » C'est vraiment une bonne enseignante, je pense...

– Oui...

En fait, les événements de l'après-midi m'ont complètement fait oublier que j'avais manqué l'institut aujourd'hui. Et maintenant que ça m'est revenu, je me sens mal, déprimée.

Les mots de maman assurent que ce n'est pas grave, mais sa voix dit qu'elle veut absolument que j'y aille. Son envie est si forte que j'ai l'impression d'être prise au piège, incapable de m'échapper.

– Le prochain jour de l'institut, c'est vendredi.

– Oui, je fais d'une toute petite voix.

